suffisamment les motivations politiques des virages tactiques par exemple) et que tantôt (et le plus souvent) ils la considèrent comme une masse de manœuvre, ce qui revient *en fait* à penser que, pourvu que l'orientation politique soit juste, « l'intendance suivra ».

— *une aristocratie du mérite* (aux instances intermédiaires).

La séparation entre les penseurs politiques professionnels et la base suivante (par la force des choses) de l'organisation ne suffit pas à expliquer l'ampleur du malaise. L'un des aspects les plus graves des « ciseaux », c'est *la pénurie de cadres intermédiaires.* Les « cadres » qui surgissent de la base ou que l'on en tire pour leur donner des responsabilités au niveau des DS par exemple n'ont pas, la plupart du temps et quelle que soit leur bonne volonté, la possibilité d'acquérir une formation politique suffisante pour ne pas se contenter se faire office *de courroie de transmission.* Ils ne peuvent guère, la plupart du temps, qu'appliquer et faire appliquer les directives qui leur viennent d'en haut, sans les repenser en fonction des problèmes locaux, sans les discuter et surtout sans les faire discuter par la base. Cela s'est manifesté à l'évidence au moment de la préparation des congrès de section, à la rentrée. D'une part, les instances dirigeantes se sont comportées de façon irresponsable, imposant sans le motiver politiquement un chamboulement total de l'organisation parisienne qui a paralysé pour un temps l'intervention à la rentrée. D'autre part les DS, accablées par le poids du chaos régnant, ont fait passer au second plan les problèmes politiques, au profit des questions techniques et pratiques de la réorganisation (cf le découpage proposé, la façon dont les congrès ont été préparés etc.), se comportant de façon *suiviste*, sans exiger d'abord de discussion politique, pour ne pas aggraver la situation. Enfin, la base fut mise devant le fait accompli, sans avoir eu la possibilité de discuter *politiquement* de la réorganisation. Cet exemple montre que les instances intermédiaires se sont faites les pourvoyeuses d'un certain *bureaucratisme* dans l'organisation, au niveau de son fonctionnement, par pur sentiment du « devoir ».

— *un fonctionnement de type bureaucratique.*

Nous parlons bien de *fonctionnement de type bureaucratique, et non de bureaucratisation* d'ores et déjà accomplie, parce que nous pensons que cet état de fait, est lié non aux intérêts spécifiques que pourraient avoir les cadres intermédiaires, mais aux distorsions qu'instaurent les nécessités de la période dans l'organisation. Mais cette donnée de fait ne doit pas être considérée d'un œil fataliste, car elle est lourde d'implications :

— la reproduction *à tous les niveaux*, y compris au niveau de la cellule, de la relation faussée entre les dirigeants et la base, et du couple suivisme — anti-autoritarisme qui s'y greffe. Dans nombre de cellules, le même type de relations s'instaure entre le bureau de cellule, qui élabore l'intervention locale, et les autres militants, qu'entre la DS et la section dans son ensemble, la DP et les DS etc.

— la perpétuation de la sous-politisation de la base, qui sert d'engrais à la couche de nos aristocrates dirigeants ; les instances intermédiaires jouent un pur rôle de courroies de transmission, d'autant plus que la base n'a pas toujours les moyens de leur poser des problèmes qui pourtant sont réels. La base quant à elle milite plus par « sens du devoir » que par des motivations politiques claires, reprenant à son compte les « il faut... » qu'on lui sert le plus souvent en guise d'explications politiques.

— la formation d'un type de cadres intermédiaires relativement dangereux, parce que foncièrement suivistes, accablés qu'ils sont sous le poids des tâches qu'il « faut » accomplir (d'où la qualification d'aristocratie de mérite). Ce type de cadre, qui structure la « majorité silencieuse » de l'organisation, et provoque la grogne anti-chefs infra politique des autres, est incapable de faire un réel travail d'élaboration et d'explication politique.

— la déformation empiriste de la base, dans la mesure où, sa formation étant sans cesse subordonnée aux « urgences », elle a tendance à théoriser sa pratique immédiate, faute de pouvoir la resituer dans la perspective globale du travail de l'organisation, faute de pouvoir saisir ce qu'est la fameuse « dialectique des secteurs d'intervention ».

Le tableau apparaîtra peut-être bien noirci à certains, mais il est des problèmes qu'il vaut mieux surestimer que sous-estimer, comme disait Trotsky dans Cours Nouveau.

B) Les disfonctionnements et la période.

Si nous avons insisté aussi lourdement sur les raisons « subjectives » des disfonctionnements, ce n'est pas que nous sous-estimions le problème des « ciseaux ». Ce n'est pas que nous refusions de prendre en considération les exigences de la conjoncture. C'est que nous pensons qu'il faut lutter contre une conception fataliste des « ciseaux », et tenter de les appréhender autrement.

Dans la conjoncture actuelle, les disfonctionnements sont encore accrus par l'impossibilité de vertébrer l'intervention sur une analyse de la période, extrêmement mouvante et instable. Ainsi, les plans de campagnes etc que l'on nous donne en début de trimestre sont toujours court-circuités par les imprévus de la conjoncture (Burgos..), et la nécessité d'intervenir « tous azymuths » continue à repousser à l'arrière plan les problèmes de la vie interne de la Ligue et de la formation de ses militants. Ce n'est pas l'intervention, nécessairement tous azymuths vues les incertitudes de la période, que nous critiquons, ni les réajustements qu'elle rend nécessaire. Ce contre quoi nous voulons mettre en garde, c'est la poursuite du sacrifice de la consolidation de l'organisation à l'activisme. Ce que nous critiquons, ce n'est pas le fait d'intervenir sur tous les terrains, selon les événements politiques du moment, c'est le fait que cette intervention ne soit le plus souvent, pour les militants, que pur activisme, sans qu'ils y acquièrent une formation politique.

Dans une période aussi instable, où le rapport de forces entre la bourgeoisie et le prolétariat ne se dessine pas nettement *il faut que l'organisation ait l'échine plus solide que jamais,* il est indispensable que les militants disposent de l'appareillage conceptuel et des analyses qui leur permettent d'assumer toutes les tâches autrement que par pur sens du devoir, en les comprenant politiquement et en les concevant comme partie prenante de leur formation de militants révolutionnaires — mais aussi en sachant faire la critique de celles qui leur paraissent inopportunes. Nos dirigeants ont, jusqu'ici, sur la base d'une appréciation correcte des tendances de la période, su mener l'organisation « au pif », beaucoup plus qu'en fonction d'analyses précises de la conjoncture (toujours délicates à faire). Jusqu'ici nous ne nous sommes pas trop mal portés de cet empirisme, mais en bons trotskystes nous ne croyons pas en l'infaillibilité des chefs, et nous pensons qu'il est urgent de s'armer théoriquement et politiquement, pour ne pas se trouver un jour totalement démunis devant l'imprévu ou l'imprévisible. Cela signifie plusieurs choses, que nous ne ferons qu'évoquer brièvement ici :

- il faut doter les militants des moyens d'analyse et d'élaboration qui leur font totalement défaut, en